Réflexion

François Drouilly sm

Ce jour là, le 23 juillet 1816, des jeunes gens, une douzaine, frais émoulus du séminaire, certains d'entre eux prêtres depuis la veille, ont décidé de se rendre à la chapelle de Fourvière. Tous ont été témoins, et quelquefois victimes, des ravages révolutionnaires dans leur pays, dans l'Eglise. Ils ne peuvent se satisfaire d'un simple bilan, encore moins d'un jugement sur les malheurs des temps et sombrer dans le découragement. Et pourtant, il y avait de quoi ! Mais Dieu est là, aussi présent aujourd'hui, après comme avant la Révolution. Et ils ne peuvent ni ne veulent s'absenter d'un lieu où Dieu se tient. Leur parti est pris. Il faut retrousser ses manches, se mettre au travail, inventer, faire autrement, aller au-devant. Voilà le défi. Ils prennent la décision de se vouer « irrévocablement, avec sérieux, en hommes mûrs, » prêts à tout, y compris aux « tourments », pour « sauver les âmes » au nom de Marie.

Aucune assurance de réussite. C'est une mise en route. Il faut partir où Dieu se tient. Ils risqueront l'aventure, avec Marie.

C'était il y a deux cents ans à Fourvière.

Le texte et la démarche nous émeuvent. Plus encore lorsqu'on connaît les difficultés de tous ordres qu'il leur a fallu affronter par la suite pour « tenir la promesse ».

Cet anniversaire, qu'allons-nous en faire : une commémoration des fondateurs ? une évocation historique ? une « belle page » de l'épopée mariste ?

Leur promesse nous engage-t-elle aujourd'hui ? Nous, hommes, femmes, religieux, laïcs, qui nous disons et qui nous voulons maristes. L'engagement qu'ils ont pris, il y a deux siècles, peut-il être encore le nôtre ? Et si oui, de quelle façon ? Aujourd'hui, que nous disent-ils ?

*

Le premier sentiment, c'est celui du décalage entre l'événement et nous-mêmes. Tant de choses ont changé : il y a belle lurette que la société de Marie ne compte plus sur le « gouvernement du roi très chrétien, ami de la paix et de la religion », pour accomplir sa mission ! A tel point qu'on peut se poser la question de l'opportunité de cette manifestation. Certes, la démarche est émouvante, elle nous touche, comme le rappel d'un souvenir de famille. Mais vient le moment où l'on ferme l'album des photos jaunies et l'on revient aux choses sérieuses, aux « problèmes » de notre temps. On regarde autour de soi et l'on constate que l'Eglise dans le monde du 21ème siècle est bien loin de l'Eglise et du monde de nos frères aînés !

Et pourtant…

*

« ***Nous promettons solennellement*** »… quelle audace ! ou quelle naïveté ? « Sauver les âmes… par tous les moyens » ? mais encore ?… L'engagement est simple : « nous nous vouons irrévocablement, nous et tout ce qui est nôtre, dans toute la mesure de nos possibilités. »

Sommes-nous capables aujourd'hui de faire une promesse ? et eux, les pionniers, l'étaient-ils ?

Pour eux comme pour nous, la seule garantie de la promesse, c'est le don qu'ils font d'eux-mêmes, sans être assurés de ce qu'ils deviendront et de ce dont ils seront capables. Une affirmation très forte pour le présent. Une incertitude aussi forte pour l'avenir : seulement qu'il ne sera pas comme le présent.

Dès le départ, ces aînés nous indiquent une voie : ouverte à ce qui vient mais sans savoir ce qui vient. Sans autre assurance que la fidélité personnelle et collective. Et une confiance sans limites. Ils ne peuvent rien assurer. Ils ne savent pas de quoi demain sera fait. Ils ne savent même pas ce qu'eux-mêmes deviendront demain. Ce qu'ils font à Fourvière c'est un saut dans l'inconnu : l'inconnu de ce qu'ils vont engager, l'inconnu de ce qu'ils vont devenir. Ils promettent ce qu'ils ne maîtrisent pas. On est loin d'un « plan de carrière » ! Plutôt d'un pari sur l'inconnu … ils nous invitent à faire la même démarche, aussi hasardeuse.

*

« Comment cela peut-il se faire ? » comment tenir ce pari ? comment éviter l'irresponsabilité ? comment faire ce saut dans un avenir non maîtrisé un saut sans parachute !

Ce qui fait tenir ces pionniers, ce qui justifie le don qu'ils font d'eux-mêmes, c'est l'amour et la confiance que donne l'amour. Amour de Dieu, amour de la vie… Il y a beaucoup de similitude entre cet engagement et celui qu'un homme et une femme peuvent prendre l'un envers l'autre sans savoir ce qu'ils deviendront. On y retrouve la même folie, on donne, on se donne ce qu'on n'a pas encore, ce que l'on n'est pas encore. Pour le présent et pour le futur. Sans garantie de retour, seulement dans la confiance. « La gloire de Dieu et l'honneur de Marie » semblent à ces pionniers des garanties suffisantes pour risquer leur vie. Après tout, ils connaissent comme nous ces mots de Jésus « je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance » (Jn 10,10). Ils aiment et croient dans la vie : apparemment cela leur suffit pour oser l'aventure.

Peut-être que ce qui rend possible leur pari, c'est la certitude d'une relation forte avec ce Dieu auquel ils croient. Ils peuvent tout en Celui qui les rend fort.

*

« Nous, nos, nôtre… » cette déferlante d'une affirmation plurielle attire notre attention ! Les termes de la promesse s'appuient sur le socle solide du groupe. Pas de différence entre eux : un groupe qui parle d'une seule voix et chacun y trouve la source et la confiance dans sa parole personnelle. Un philosophe dit cela d'une belle façon : « ce n'est que dans la rencontre continuelle avec d'autres personnes que la personne devient et demeure une personne. Le lieu de cette démarche est la communauté » (Paul Tillich, le courage d'être » p.119-120).

Ce qu'on a promis ensemble, il faut le tenir ensemble. Dès l'origine, on sait toutes les difficultés liées à leurs rencontres, la dispersion géographique, l'abandon des deux-tiers des signataires, les relations difficiles dans les diocèses et dans les communautés, les divergences de vue sur le projet et tous les efforts qu'ils ont fait pour se retrouver… sans compter les relations parfois difficiles entre les personnes. Et nous savons bien, par expérience, combien cet « ensemble » a de l'importance pour tenir la promesse. Elle nous lie par-delà les continents, les engagements, par-delà les membres de « la famille ». Elle nous lie à nos confrères du temps passé : nous nous souvenons de celles et de ceux qui nous ont dit, le plus souvent sans paroles, seulement par leur vie, ce qu'était une vie mariste, qui nous en ont donné le goût : nous savons ce que nous leur devons. Elle nous lie aux plus jeunes qui nous rejoignent. « La vérité religieuse ne se capitalise pas. Elle ne peut que se partager. Elle partage », écrivait Michel de Certeau SJ (la faiblesse de croire, p.10). Apparemment les premiers

religieux maristes, ont vécu cela en interprétant la promesse, en mettant sous chaque mot des réalisations, des manières de vivre qui leur semblaient en conformité avec leur engagement. Ils ont découvert, ils ont approfondi, inventé, formulé une manière de vivre et de s'engager. Ils s'étaient liés par leur démarche et leur promesse. Ils ne l'ont pas fait à notre place. Ils l'ont proposée à d'autres : librement. Apparemment, ils furent assez convaincants pour en convaincre plus d'un de les rejoindre. A nous de poursuivre la route. Et bien sûr, nous mesurons au fil des jours, l'importance de la confiance mutuelle dans nos communautés pour tenir ensemble, pour avancer dans la vie mariste, pour accomplir notre mission, pour en inventer aujourd'hui les modalités, pour nous encourager dans la foi.

*

« Et la vierge s'appelait Marie »

Les signataires du formulaire ne lésinent pas sur le nom de Marie, l'honneur de Marie, la Mère du Seigneur Jésus, le nom très auguste de la vierge Marie et enfin... le nom des *mariistes* avec cette insistance incongrue sur l'orthographe : il faut *mettre les points sur les i* comme on dit en français lorsqu'il s'agit d'insister et il ne s'agit pas d'hésiter sur l'appartenance !
Il est facile d'attribuer cette ferveur explosive à « l'ambiance du temps ». Et du même coup de la relativiser. Il ya en France, à cette époque des dizaines de congrégations masculines et féminines qui portent le nom de Marie. Le nom de Marie était-il alors une « marque » religieuse à la mode au point de faire de ce siècle « le siècle de Marie ? Mais est-ce si simple ?

Cette référence persistante est liée très étroitement au projet des fondateurs. Il n'est pas question ici d'évoquer les œuvres, les activités de ce futur groupe. On n'en est pas à parler d'éducation ou de catéchisme ou de mission au bout du monde ou de service des malades. Non, il est seulement question pour le moment d'une famille qui porte le nom de Marie, qui travaillera pour son honneur, sous sa protection.

Ce texte que nous pouvons trouver maladroit, un peu lourd, nous indique simplement la seule voie à suivre : celle de Marie. Le seul patronage à invoquer : celui de Marie ; la seule manière d'agir, celle de Marie.

Depuis 1816, tant de choses ont été écrites à ce propos.

Ce travail d'identification à Marie n'est pas celui d'un moment particulier, d'une période de formation initiale ou permanente, d'une retraite annuelle, encore moins d'une déclaration initiale. C'est un travail qui s'inscrit dans la vie quotidienne, dans la communauté, dans les engagements pastoraux, professionnels de chacun. Une lettre du supérieur général, en 2010 nous le rappelait, il nous faut « embrasser de tout cœur notre identité mariste ».

Les compagnons de Fourvière ont choisi de prendre le nom de Marie et de nous le transmettre : à nous de voir comment nous avons compris ce choix et comment nous en faisons notre priorité et comment nous le mettons en œuvre. Le nom que l'on porte dit quelque chose d'essentiel sur la personne et le groupe auquel elle se rattache. Nous percevons bien ce qui se cache derrière le nom du pauvre d'Assise : un religieux franciscain dit quelque chose de la pauvreté, de la proximité et du respect de la nature. De même des disciples de Vincent de Paul, on attend une vraie charité. Ces noms nous dispensent d'explications sur les engagements de ceux qui les portent. Porter le nom de Marie, c'est à la fois une référence à une origine et la responsabilité personnelle et collective de justifier ce choix par notre manière de vivre.

*

Et maintenant ?…

… qu'allons-nous faire de cette évocation ?
Admirer la générosité de ces jeunes fondateurs ?
Tomber dans la morosité ? où est l'enthousiasme aujourd'hui ? que reste-t-il de ce beau projet ?

Regarder en arrière, c'est prendre le risque de s'attacher à un passé révolu.
Faire des comparaisons moroses ? voyez ce qu'ils ont fait, quelle audace, quelles réussites, quelles aventures ! voyez comment ils ont attiré des jeunes, en grand nombre, toutes les œuvres, toutes les missions qu'ils ont fondées … et nous ? où en sommes-nous ? fermetures… vieillissement… morosité… des nains à côté des géants ! méfions-nous de ces visions en noir et blanc.

Ne prenons pas les premiers maristes pour ce qu'ils ne sont pas : des surhommes. Ce sont des gens simples et leur spontanéité rend plus fortes encore les paroles qu'ils nous laissent. Cessons cette comparaison qui place toujours le présent en infériorité, par rapport au temps des origines que nous imaginons plus parfait, plus accompli que le nôtre. En somme, nous ne serions que de pâles copies conformes de ces vrais maristes de 1816.

Et retenons ce qu'ils nous ont légué de plus précieux : le commencement. Leur héritage, leur promesse, leur détermination à faire leur le projet de Dieu et leur confiance en Dieu : tout cela nous tient. Nous ne pouvons pas faire comme s'il ne s'était rien passé. On ne peut jamais en finir avec l'origine parce qu'elle nous constitue. Mais fixons nous plutôt sur ce mot : le commencement ! tout le reste est passé, vénérable passé, mais passé. Honorer ces premiers confrères, c'est oser après eux, commencer la société de Marie. Sachant d'où nous venons, nous pourrons mieux nous orienter et décider où nous voulons aller. Ces premiers maristes ne nous ont pas tracé le chemin d'avance : ils nous invitent à l'inventer, à poursuivre une histoire commencée.

Il nous faut commencer. Pas seulement répéter, pas seulement actualiser, mettre au goût du jour. Il y a de la fraîcheur dans le commencement. Mais nous, nous voyons plutôt autour de nous de l'usure, de l'incertitude, de la lassitude.

Il ne s'agit pas d'un début ni d'un recommencement, mais d'un commencement. Nous n'en finissons pas de commencer comme nous n'en finissons pas d'aimer : tout le monde le sait, amour rime avec toujours ! Et toujours avec chaque jour ! Nos ancêtres ne nous ont pas donné, encore moins imposé un programme. Ils nous ont indiqué un sens. Il ne suffit pas d'accrocher le formulaire de Fourvière au mur de notre chambre ou de la salle de communauté. Commencer, ce n'est pas déjà faire le bilan, c'est faire comme Abraham dont un auteur chrétien disait qu'il partait sans savoir où il allait et que c'est pour cela qu'il allait dans la bonne direction !

En quelque sorte la promesse de Fourvière est devant nous, pas derrière. Il nous faut la faire avec nos mots à nous. C'est à nous d'en découvrir la vérité, la fécondité, pour nous aujourd'hui.

Nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve : les premiers non plus.

Nous ne savons pas ce que chacun de nous va devenir dans les années à venir. Pas plus que les premiers ne le savaient. Ce que nous savons, ce que nous croyons, c'est qu'il faut nous laisser - comme eux- configurer par Marie. Qu'il nous faut aller vers les autres en les aimant, en aimant la Vie. Notre engagement ensemble, à corps et cœur perdus, sera la meilleure façon d'honorer la promesse de Fourvière.

Il ne s'agit pas d'arriver mais de partir !